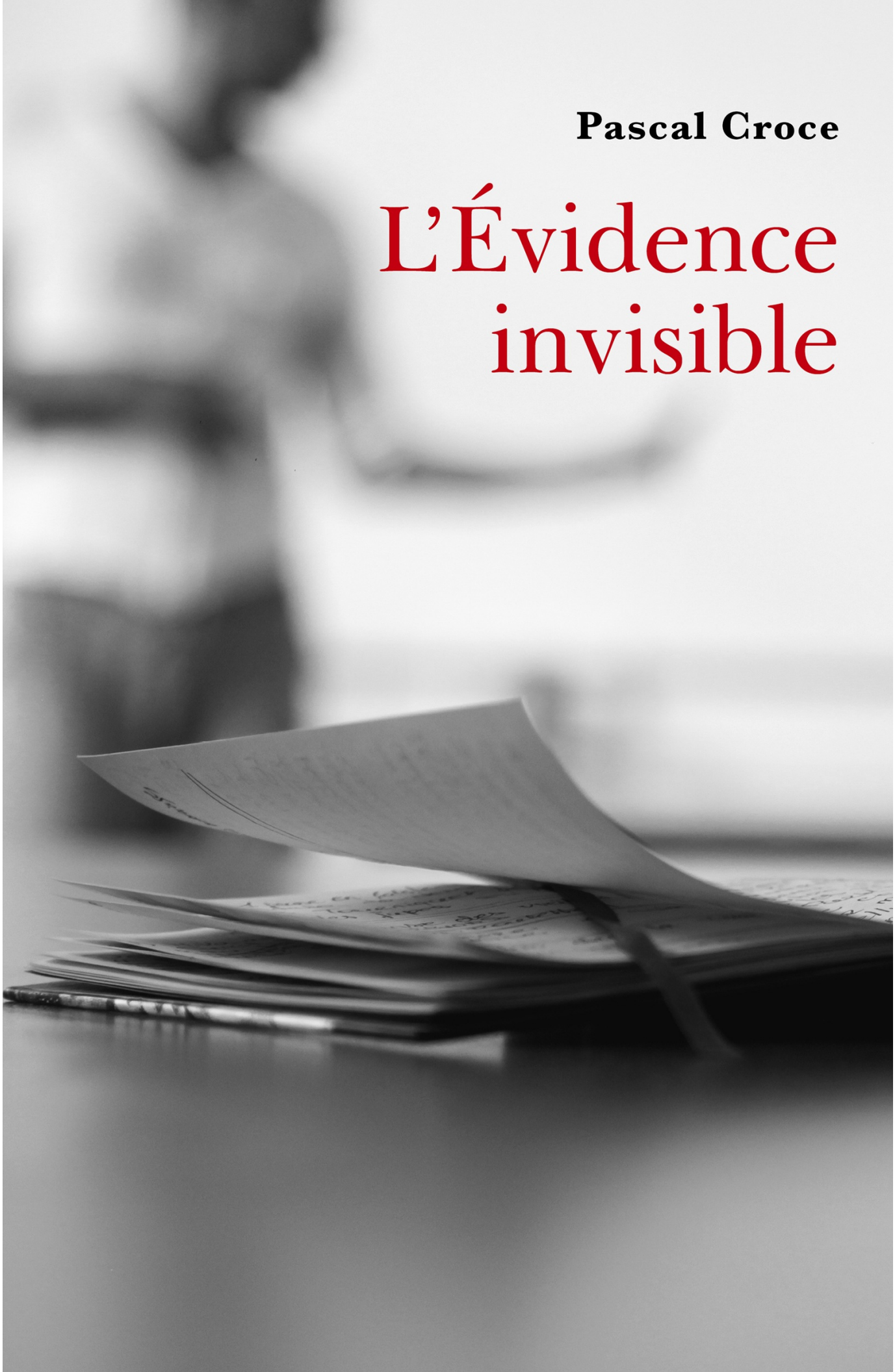

Pascal Croce

L'Évidence invisible

Pascal Croce

L'Évidence invisible

© Pascal Croce, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6464-4

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1
QUI SONT ILS ?

Cédric = Oui, allo … je peux être là dans quarante-cinq minutes, c'est bon ? J'arrive. Et voilà, Encore un jour de repos qui s'envole ! Merci la gastro.

Quarante-cinq minutes plus tard.

C = Bonjour tout le monde, Franck est au lit avec une… bref ! Je le remplace… placez-vous au sol… on va commencer par un peu de conscience corporelle.

Cédric lance une musique douce sur sa tablette.

C = On y va… inspire en ramenant les bras à la seconde… expire… inspire en ramenant les bras sous la tête… expire en décrochant la tête du sol… reposez et allongez tout… pieds Flex, fœtus droit… passez sur ventre et position de départ… idem à gauche… à vous… vous le referez droite-gauche les yeux fermés… Lucie enlève ta pince à cheveux, ça va te gêner… allez au bout de l'étirement… oui je sais… le café n'a pas encore agi, il fait encore un froid de canard, mais plus tu aimeras le sol et plus il te le rendra. Vous avez de la chance ! On est mercredi donc… le studio est propre !

***

Sophie = Chéri !

Nathanaël = Oui, je t'écoute.

S = N'oublie pas, ce soir nous dînons chez Charles et Eugénie, nous devons y

être pour dix-neuf heures trente.

N = Zut ! J'avais complètement oublié… je vais faire en sorte que mon conseil d'administration ne s'éternise pas, promis ! Je serai rentré pour dix-neuf heures, je t'aime, à ce soir.

***

Cédric = On reprend au début du tableau… Paul et Nathalie, faites attention au tempo, vous êtes décalés au pas de huit…musique… six, sept, huit et un.

***

Nathanaël = La courbe graphique du dernier trimestre est très encourageante, on peut espérer une croissance de quinze pour cent d'ici trois mois, pour cela il faut encore simplifier l'accès à la plateforme. Le dernier audit souligne un manque de clarté pour les clients, trop de temps perdu pour trouver la bonne rubrique et donc une perte potentielle de clientèle et… nous ne pouvons pas nous le permettre vu la concurrence sur ce secteur.

Antoine… tu diras à Nathalie du web design de se pencher très rapidement dessus, entendu ?

Antoine acquiesce par un petit hochement de la tête.

N : Bon ! Je crois que nous avons fait le tour des questions de l'ordre du jour, il est dix-huit heures vingt, nous pouvons lever la séance. On se retrouve comme convenu mercredi prochain à seize heures. Bonne soirée à vous tous et merci… c'est vraiment du bon boulot.

Antoine = Nathanaël, je peux te voir deux minutes ?

N = Ca ne peut pas attendre demain matin ? Je suis invité à diner chez mon fils et si j'arrive en retard, Sophie ne me le pardonnera pas… je préfèrerai un

petit baiser à une tête d’enterrement !

A = Ah ! Ok… je ne veux pas te retarder, ce n’est pas urgent.

***

Cédric = Vous avez bien bossé, le deuxième tableau est quasiment terminé, demain on pourra essayer avec les accessoires, je pense que l’atelier les a terminés… bon ! Bonne douche, un cachet pour les courbatures et bonne b…

Quelques rires étouffés éclaboussèrent les miroirs et le studio se vida en moins d’une minute ne laissant comme seule vie qu’une odeur suffocante de déodorant aux soi-disant fragrances de vanille ou de fleur de tiaré. Cédric enfile par-dessus son *tutu* comme il dit, un jean, son vieux sweat fétiche bleu et son énorme veste asymétrique gris anthracite en pure laine polyester; bref ! Une parfaite tenue pour repousser tout coït inopportun. Il se dirige vers la sortie, éteint la sono et les lumières avant de s’engouffrer dans l’ascenseur, bien trop fatigué pour descendre les vingt pauvres petites marches qui le séparent du rez-de-chaussée du théâtre. Il passe comme à son habitude devant la loge du gardien, lui lance sa phrase ritournelle = Bonne nuit de merde ! = ce à quoi Cyril, le gardien lui répond = je t’aime aussi ! =. Au-dehors, le vent est cinglant, Cédric marche en crabe sibérien afin d’éviter d’avoir les yeux qui pleurent. Ses grands yeux émeraude le distinguent de tous, un vert si unique, si puissant que rare sont les personnes qui arrivent à soutenir son regard qui est pourtant bienveillant, sans aucune agressivité ; mais il irradie si puissamment tout son *être* que la personne en face de lui se sent immédiatement dépourvue de toute réaction, en dehors de l’admiration voir de l’excitation sexuelle instinctive. Pourtant, à ce moment précis, seul l’instinct de protection semble guider Cédric vers son douillet appartement situé à deux encablures du théâtre.

***

Sophie = Eugénie, encore merci, c’était comme toujours un enchantement ce

dîner ! Charles, tu as la plus charmante des femmes, j'espère que tu en as bien conscience ! Je vous embrasse tous deux.

Nathanaël = Bonne nuit fiston, bonne nuit princesse Eugénie.

Trente minutes plus tard ils arrivent devant la porte cochère de leur hôtel particulier. Cette demeure appartient à la famille de Sophie depuis quatre générations. Il avait fallu braver bien des obstacles pour qu'un roturier profane comme Nathanaël puisse pénétrer le saint des saints sacrements, la famille *de la Fourberie*. Etrange nom pour une famille de chanteurs et chanteuses lyriques émérites depuis plus de cent cinquante ans ; Scapin n'a qu'à bien se tenir ! Étrange monde pour un garçon fabriqué de toutes pièces par un seul matériel, la fureur de réussir.

Pour Nathanaël, sa vie d'enfant, d'adolescent et de jeune adulte se résumait à *mention très bien*, *élève parfait*, *adolescent exemplaire*, *meilleur étudiant de la promotion*. Le seul superlatif jamais titillé de près où de loin était *super ;* pas de *super* pote, *super* petite copine, *super* sape. Nous pouvons remédier à cela dès aujourd'hui en disant que c'est une tête *super*-pensante. Le hasard est un mot exsangue pour Nathanaël, il a dès son plus jeune âge régit sa vie comme une suite d'actions obligatoirement réussies sinon dépourvus de sens, d'un court instant d'extase et se mettre à dévorer immédiatement le projet suivant. Il ne s'est jamais posé la question si un petit plaisir pouvait s'immiscer dans son dédale exponentiel de synapses. On a du mal à imaginer Nathanaël marié avec deux enfants, Charles vingt-six ans et Constance dix-huit ans et pourtant ! C'est le cas, nous pouvons donc en déduire qu'il a utilisé son système limbique au moins quatre fois ; courtiser Sophie, rendre Sophie mère, sourire deux fois en découvrant ses deux enfants à la maternité.

2
LES TROIS HOMMES

L’interphone sonne, il est vingt-trois heures, Cédric presse sur le bouton d’ouverture automatique sans même parler dans le haut-parleur. Il entrouvre sa porte d’entrée et reste debout dans le salon. La lumière est tamisée, de l’encens brûle sur la table basse, la sono crache calmement une chanson d’Abba *Waterloo*. Cédric écrase sa cigarette lorsqu’il entend le bruit des pas dans l’escalier. Une silhouette apparaît dans l’entrebâillement de la porte, un grincement léger laisse découvrir un homme d’une trentaine d’années; barbe courte de trois jours, casquette en cuir noir, parka trois quarts ébène, un jean aux surpiqûres vertes, une paire de tennis assortie. Il fait trop sombre pour discerner ses yeux, Cédric reste planté au milieu de son séjour vêtu de son peignoir bleu marin. L’homme referme la porte d’entrée sans mot dire, avance de deux pas, et très naturellement commence à se dévêtir. Cédric, immobile, bouge les lèvres, non pas pour émettre les premiers mots de convenance d’une personne bien éduquée, mais juste simuler un play-back = *Waterloo i was defeated, you won the war ever more…* =. Une étrange manière d’accueillir un hôte ! Tandis que Napoléon désavoue sa défaite sur des rythmes discos, le jeune homme dénoue ses lacets avec somme toute quelques difficultés d’équilibre, tel un héron shooté aux effluves de gasoil. Chaque tennis tombe sur le tapis moucheté et bien plus rapidement et sans hésitation, retire son pantalon et son boxer qu’il jette sans délicatesse au sol.

Cédric scrute le jeune homme nu en silence, lentement il ouvre son peignoir et laisse apparaître son corps sculpté de danseur. Sa peau est hâlée certainement liée ses origines italiennes, il est entièrement épilé, il ne supporte pas les poils. Chaque muscle dessine des courbes, des ellipses voluptueuses, à croire que Rodin est passé par là ! Sauf pour la verge bien heureusement. Le jeune homme avance et pose ses lèvres sur celles de Cédric. Commence alors une chorégraphie *caligulienne*, très contemporaine de par le choix musical. Les respirations syncopées, les onomatopées, le dialogue succinct rendent le spectacle suffoquant, déroutant avec une fin presque décevante sans grande surprise.

Le jeune homme se rhabille rapidement et claque la porte. Cédric est toujours nu au milieu du salon, il rallume une cigarette, un rictus illumine son visage, ses yeux transpirent de satisfaction. Il caresse nonchalamment sa cambrure, inspire profondément, sourit, coupe la musique et part se coucher.

***

Nathanaël regarde le réveil, il est deux heures du matin, il sort juste de son sommeil paradoxal, son regard est encore embué. Il souffle amèrement, ses neurones lui jouent encore des tours. Il est envahi d'une pulsion vive, il se lève sans bruit afin de ne pas réveiller Sophie ; ce n'est pas très difficile lorsqu'il entend la mélopée très binaire de sa femme. Il quitte la chambre, descend l'escalier sur les pointes de pieds tel un funambule, en écartant sommairement les bras. Dehors, c'est la pleine lune, sa lumière lui permet de déambuler dans le grand salon en évitant le mobilier. Trois portes à double battant découpent le salon de manière régulière, il se dirige vers celle qui jouxte le piano demi-queue, cadeau de ses beaux-parents pour les trente ans de Sophie. Eh oui ! Sophie a hérité de ce don familial, une voix pour le chant lyrique. Elle n'a plus besoin dorénavant de quitter la demeure pour ses répétitions, c'est son pianiste particulier et son coach vocal qui viennent chaque jour en fonction des récitals programmés.

Ladite porte s'ouvre sur un immense bureau de style empire. Il est certain que l'endroit sollicite la pensée à la concentration tellement l'austérité empeste l'atmosphère. Il cherche à tâtons l'interrupteur, la lumière blanche jaillit d'un énorme lustre vénitien à multiples pampilles. Au milieu de la pièce trône son monumental bureau Napoléon III, la chaise contemporaine accolée paraît toute lilliputienne face au mastodonte de marqueterie et de cuir. Derrière le bureau domine une immense bibliothèque alambiquée, pas un seul espace subsiste, les livres se collent, s'enchevêtrent, cohabitent; les plus précieux s'accommodent des revues spécialisées, tandis que les grands classiques se coltinent les sempiternelles encyclopédies. De part et d'autre du bureau deux sièges empire en acajou dit à tête de dauphin attendent des paires de fesses à supporter. Il est difficile d'apprécier le raffinement de la marqueterie du bureau tant les dossiers et feuilles volantes l'habille en couches superposées ; un vrai *légoland* sans but artistique.

Un pauvre petit ordinateur portable gît au centre de ce capharnaüm, mais c'est ce dernier qui retient toute l'attention de Nathanaël. La rugosité de cette ambiance semble avoir complètement émoustillé son cerveau, il tape frénétiquement une suite de codes sur le clavier et plus la frappe s'accélère plus ses yeux s'écarquillent; un vrai poisson japonais ! Un grand « oui » résonne subitement dans la pièce, les actions de son entreprise ont pris trois points dans la nuit. Tel l'effet d'une camomille sur une grand-mère, son visage s'affaisse de quiétude et d'autosatisfaction. Il se lève comme téléguidé, marche mécaniquement jusqu'à la chambre, se recouche sans porter la moindre attention à Sophie.

***

Cédric tire sur sa cigarette avec une frénésie jouissive, quatre heures de répétition sans aucune pause, un véritable supplice pour lui. Ces sept minutes de plaisir *nicotinien* supplantent le bonheur inavoué que vient de lui procurer la compagnie en exécutant pour la première fois sa création, son bébé chorégraphique mûri depuis plusieurs mois. La première représentation est dans quinze jours, un moment jubilatoire pour Cédric, une émotion indescriptible, insaisissable qui le plonge à chaque fois dans une dimension parallèle, un hors temps impalpable.

Côtoyer l'invisible, attrapeur de vent, c'est comme ça que Cédric définit son travail ou plutôt son non-travail, car pour lui rien ne peut le contraindre à créer. Chacune de ses créations naît hors pensée, en dehors de toute réflexion, à n'importe quel moment elle jaillit devant ses yeux, aboutie, sans aucun doute ni compromis. Elle est là, seulement là, et immédiatement elle doit se coucher sur ses cahiers avant qu'elle ne s'évapore définitivement de son regard. Quelques minutes de suspension suffisent à faire exister un spectacle complet, ensuite seulement commence le long cheminement de la transmission à ses danseurs. Il est toujours difficile pour lui de poser correctement des mots sur ses imaginaires, il lui faut de longues semaines de préparation pour traduire en langage cohérent les notes de ses cahiers chorégraphiques. Ses danseurs s'émeuvent à chaque fois qu'il montre un nouvel extrait. Son corps semble se dissocier de son esprit, aucune pensée ne guide le mouvement, il transperce l'espace, le temps et lorsqu'il s'arrête les deux entités prennent plusieurs secondes à se retrouver ; un